

Angélica Sátiro :

Je parlerai en portugais, mais à certains moments je parlerai en castillan et en espagnol, parce que c'est une langue commune aux deux personnes qui sont ici.

Le nom de notre table ronde est « La fragilité du monde et la force de l'éducation ».

Pourquoi pensons-nous qu'il est important de faire de la pensée critique un axe de ce Congrès de l'éducation et de la culture ?

Parce que nous vivons, dans nos villes et dans le monde, un moment de polarisation, un moment de culture de la haine, un moment de fausses vérités, un moment où il est très difficile de savoir quoi faire, parce que le monde est devenu fragile.

C'est la raison pour laquelle nous avons cette table ronde.

Je l'ai expliqué, mais avant de commencer, j'aimerais vous présenter ces deux personnes qui sont ici, parce que, pour moi, ce sont deux personnes très chères, aimées, admirées et reconnues. Ce sont de grandes personnes.

Je pense que ce sont deux des penseurs contemporains les plus importants, chacun dans son domaine. Tous deux aiment connaître, aiment l'éducation et aiment la pensée.

Je vous recommande de lire leurs livres, parce que ce sont des livres qui valent la peine d'être lus, parce qu'ils ont été mûrement pensés, réfléchis et écrits avec une grande maîtrise.

Ainsi, aussi bien Joan-Carles Mèlich, philosophe catalan, auteur de nombreux ouvrages et professeur à l'Université autonome de Barcelone, que Marcia Tiburi, philosophe brésilienne, qui a été longtemps professeure à Paris VIII, sont également docteurs en éducation... Philosophie, pardonnez-moi.

Tous deux ont également en commun le fait de penser à partir des absolus. Ainsi, Marcia pense à partir du fascisme, en questionnant le fascisme, et Joan-Carles pense en questionnant les totalitarismes.

Nous pourrions donc réfléchir ensemble à ce monde polarisé avec ces deux personnes, parce qu'elles consacrent beaucoup de temps à le faire, d'accord ?

Maintenant, en plus de vous les présenter avec affection, je veux vous dire que vous pouvez lire tout leur parcours professionnel sur le site Internet, parce qu'il est impressionnant, d'accord ?

Et oui, Marcia et Joan, je veux présenter les personnes qui sont là-bas.

Là-haut, dans les escaliers, nous avons des adolescents, des filles et des garçons qui sont congressistes depuis septembre dernier et qui travaillent également sur la pensée critique. Ils sont ici pour pouvoir nous écouter.

Et ici, nous avons les personnes qui, dans leurs villes, luttent chaque jour, qui se lèvent chaque matin et luttent pour faire de leur ville une ville éducatrice.

Et puisque le dialogue ne concerne pas seulement ceux qui parlent, mais aussi ceux qui écoutent, il m'a semblé important de présenter les uns aux autres.

On commence ?

Allons-y.

Très bien.

Cela dit, j'aimerais garder à l'esprit toute cette question : les villes ne peuvent pas devenir des champs de bataille.

Et avec la culture de la haine, avec la polarisation, d'une certaine manière, c'est ce qui est en train de se passer.

Comment ?

Nous allons poser ici deux questions : qu'est-ce qui ouvre un espace au développement de la pensée critique dans le contexte actuel, selon vous ? Et quelles seraient les conditions concrètes qui rendent possible la pensée critique dans une ville éducatrice ?

Qui veut commencer ?

Je peux commencer ?

Allons-y.

Márcia Tiburi :

Bonjour à toutes et à tous.

Bonjour à mes compagnons et compagnes de débat.

Merci, Angélica, pour cette invitation à être ici.

Félicitations aux organisateurs.

C'est un plaisir d'être avec vous.

Tout d'abord, je pense qu'il est important de définir, de commencer par définir ce qu'est une ville.

Et une ville, comme tout le monde le sait, est un lieu où nous vivons selon les lois, selon les institutions qui existent, en construisant ces institutions.

En même temps, nous pouvons dire, d'un point de vue plus philosophique, qu'une ville est un lieu déterminé où nous faisons l'expérience de ces institutions, de cet espace.

Et un lieu où, aujourd'hui, nous apprenons également à revendiquer des droits.

De nombreux philosophes ont déjà débattu du droit à la ville.

J'ai moi-même écrit un texte intitulé « Le droit visuel à la ville », parce que je viens d'une ville appelée São Paulo, qui est une ville où tout est disputé, chaque millimètre, y compris l'espace visuel que nous expérimentons.

São Paulo est une ville où il y a beaucoup de *pixação*, quelque chose que j'imagine que vous, du moins ici à Granollers, ne connaissez pas autant.

Mais São Paulo est une ville qui s'exprime beaucoup à travers ce que nous appelons la *pixação*, qui consiste en des dessins, des textes et de la poésie, et tout un travail d'occupation visuelle de la ville réalisé par des personnes qui en sont exclues, notamment par des jeunes qui veulent avoir un droit à la langue au sein de la ville.

Eh bien, je voulais parler de cela parce que la ville nous place également dans une expérience déterminée et, par conséquent, en relation avec l'altérité.

Et je pense que cela est progressif, que c'est très complexe, que cela dépend de la ville, que cela dépend du lieu, du lieu d'où je viens, de São Paulo, par exemple, et des villes brésiliennes.

Nous avons une certaine expérience de la violence, une certaine expérience de l'exclusion et une certaine expérience de la méchanceté et de la stupidité des gouvernants, de sorte que nous vivons dans un état de lutte, et que l'altérité est une instance, un lieu, un espace nié dans cette expérience.

Eh bien, j'appelle pensée critique précisément ce qui se fait : l'expérience de la pensée qui se fait avec l'altérité, l'altérité étant précisément considérée comme cet espace nié, un espace nié qu'il faut conquérir.

Je voulais faire un commentaire et vous raconter une histoire très concrète sur la pensée critique afin que nous puissions comprendre de quoi il s'agit de manière très concrète.

Je pense toujours que penser, faire de la philosophie, exercer la pensée réflexive est quelque chose qui doit avoir lieu, qui ne peut se produire que dans des circonstances situées.

C'est-à-dire que je pense d'un point de vue historique, concret, matériel, situé dans un temps et dans un espace.

Cela signifie penser à partir de l'histoire, ce que les marxistes aimeraient appeler le matérialisme historique.

J'aime beaucoup cette perspective.

Mais je voulais vous raconter quelque chose que j'ai appris il y a quelques jours et qui m'a laissée sous le choc, très mal à l'aise, mais qui a également servi à restituer la fonction et le sens de ce que nous appelons ici la pensée critique.

Au Brésil — le Brésil est un très grand pays, avec plus de deux cents millions d'habitants — il y a, comme dans tous les pays, des intellectuels publics.

Moi-même, au Brésil, je suis plus ou moins une intellectuelle publique.

Eliane Brum, qui est ici, en est une également.

Nous sommes des personnes qui apparaissent sur la scène publique à des degrés différents.

Et il y a l'un de ces intellectuels publics qui est très riche, qui reçoit environ soixante-dix mille réais, je crois environ vingt mille dollars, quinze mille dollars, pour donner une conférence, et qui est très connu. Il a des millions d'abonnés sur les réseaux sociaux et il est très connu.

Et je dois vous raconter cette histoire.

Cet homme est très respecté parce qu'il a de bonnes opinions sur beaucoup de choses, mais il y a quelques jours, il a fait quelque chose de très grave.

Il a fait une publicité pour une banque, pour laquelle il a probablement également dû recevoir quelques millions.

Et dans cette publicité, il a dit que la pensée critique était importante, mais que le plus important était d'avoir une carte de cette banque et de pouvoir payer ses courses en dix fois.

Quelle horreur !

Autrement dit, il a vendu ce qu'il appelait la pensée critique.

J'ai été très indignée parce que j'aime moi aussi beaucoup défendre la pensée critique. Je pense que je travaille avec la pensée critique et je ne crois que personne — ni moi, ni Angélica, ni Joan, ni aucun d'entre vous — puisse vendre la pensée critique.

Parce que la pensée critique est précisément ce qui ne peut pas être réduit à une marchandise, qui ne peut pas être transformé en marchandise, précisément parce que cette pensée critique confronte, s'oppose à la forme-marchandise.

Qu'est-ce que la forme-marchandise ?

La forme-marchandise est une forme sociale par laquelle les choses peuvent être vendues.

Rappelons-le : ce penseur qui a vendu la pensée critique est un homme blanc.

L'homme blanc est également une forme-marchandise, mais il n'est pas une forme-marchandise comme cette bouteille d'eau, comme ce stylo, comme nos vêtements ou comme nos corps de femmes, de gays, nos corps trans, nos corps noirs, nos corps de personnes qui sont autre chose que l'homme blanc.

L'homme blanc est la forme sociale qui est le capital lui-même.

Seul un homme blanc pourrait vendre de cette manière la pensée critique, même s'il n'avait pas la peau blanche et même s'il n'était pas un homme, parce que nous parlons d'une forme sociale.

Ainsi, la forme sociale intériorisée de l'homme blanc capitaliste, qui est nécessairement patriarcale et nécessairement raciste, est celle qui peut vendre la pensée critique, notamment parce que la pensée critique éteint dans le futur, dans le processus historique de sa propre action concrète, l'homme blanc.

Je veux dire qu'elle éteint la forme sociale de l'homme blanc, en transformant toutes les personnes en égales les unes aux autres.

Enfin, je voulais ajouter un détail qui me semble très important, évidemment, de mon propre point de vue.

En pensant de cette manière située, je ne peux penser qu'à partir de mon propre lieu.

Je fais l'effort personnel — et cela implique un désir éthique et une impulsion éthique de cet individu, de ce corps qui pense — de réaliser, d'anticiper, de mettre en scène le respect pour ce que j'ai appelé l'altérité.

Qui est l'altérité ?

L'altérité, c'est l'autre.

L'autre corps, l'autre culture, l'autre langue, l'autre expérience de pensée, l'autre espace, l'autre territoire, l'autre ville, la ville de l'autre, le pays de l'autre.

Et, dans cette perspective, je pense qu'aujourd'hui il est très utile et très pertinent de mettre en relation la notion de pensée critique avec la pensée décoloniale, anticoloniale et contre-coloniale.

Je ne peux penser qu'à partir de ma perspective et, pour penser de manière critique, je dois penser en décolonisant ma propre pensée.

C'est-à-dire que je dois retirer de moi la forme de l'homme blanc.

Je dois me débougeoisier — comment est-ce qu'on traduit cela ? —. Je dois dépatriarcaliser ma propre pensée, ma propre langue, peut-être mon propre corps.

Je dois me déracialiser.

Et rien de tout cela n'est possible dans un lieu concret, ou dans l'espace réel et concret de ce moment historique, sinon à travers cet effort réflexif, qui est en même temps un effort d'imagination.

Je ne peux mettre l'autre, l'altérité, dans ma perspective que si j'ai de l'imagination.

Et c'est pourquoi nous avons besoin, contre le capitalisme patriarcal, raciste et colonialiste, de beaucoup d'imagination.

Et c'est grâce à l'imagination que les femmes ont survécu aux guerres, c'est grâce à l'imagination que les peuples des lieux les plus divers ont survécu à leurs « quelque chose » qui font la guerre.

C'est grâce à l'imagination que les personnes ont surmonté les souffrances imposées par le capitalisme patriarcal.

Je résumerais donc la pensée critique de cette manière : c'est une certaine façon de construire une perspective en direction de l'altérité, en se souvenant d'où nous venons, de qui nous sommes, de la manière dont nous sommes devenus ce que nous sommes, à partir de quel lieu nous pensons, et en faisant l'effort radical de déconstruire en nous les intériorisations produites par le système.

Merci beaucoup.

Angélica Sátiro :

Eh bien, Joan, nous avons entendu ces conditions concrètes que Marcia Tiburi a proposées.

Quelles sont les tiennes ?

Qu'est-ce qui ouvre l'espace au développement de la pensée critique ?

Joan-Carles Mèlich :

Merci beaucoup, Angélica.

Merci à vous tous d'être ici, au comité d'organisation de m'avoir invité et à Marcia pour l'immense plaisir de partager cette conversation, avec laquelle je serais personnellement totalement d'accord.

De plus, j'ai beaucoup aimé la manière dont cela a résonné et les mots qu'elle a soulignés.

Le mot altérité, par exemple, est clairement radical pour moi aussi.

Au début, lorsqu'on m'a proposé ce thème de la pensée critique et que je l'ai évoqué avec mes collègues lors d'une réunion que nous avons eue, j'ai immédiatement pensé à une phrase qu'écrit le philosophe allemand Walter Benjamin au début de son magnifique livre intitulé *Enfance berlinoise vers 1900*.

La phrase de Benjamin dit ceci :

« Il importe peu de ne pas savoir s'orienter dans une ville. Se perdre, en revanche, dans une ville comme on se perd dans une forêt demande un apprentissage. »

Cela fait de nombreuses années que cette phrase me trotte dans la tête et je l'ai trouvée dans ce livre, *Enfance berlinoise vers 1900*.

Benjamin est un auteur marxiste de la première génération de la théorie critique.

À partir de là, je vais essayer de répondre à la question d'Angélica, mais je vais quelque peu la retourner.

La question ne sera pas tant de savoir ce qui rend la pensée critique possible — ce qui me semble être ce que tu demandais — mais précisément le contraire.

Qu'y a-t-il dans nos villes qui empêche actuellement la pensée critique ?

Et je serai très concret, au risque de paraître superficiel, parce que, logiquement, chacune des choses que je vais dire mériterait une longue explication.

La première question — enfin, j'en dirai trois ou quatre — mais avant tout, je vais nommer la philosophie qui, selon moi, est en train de s'imposer dans nos sociétés, nos villes et nos universités.

Je l'appellerais la logique de la raison techno-économique, la logique techno-économique, l'impérialisme de la logique techno-économique.

Nos sociétés, nos villes et nos écoles sont colonisées par ce que j'appellerais la logique techno-économique.

Jusqu'à présent, nous pourrions dire que Marx — lorsque je dis « jusqu'à présent », je veux dire, par exemple, jusqu'à Marx, jusqu'au XIXe siècle et également pendant une grande partie du XXe siècle — considérait que l'économique, comme Marcia l'a très bien dit, était ce que Marx décrit très bien : cette colonisation économique du monde, du monde capitaliste.

La première phrase du *Capital* commence par la notion de marchandise.

Ce n'est pas une petite chose.

Les sociétés capitalistes se caractérisent par leur capacité à transformer tout en marchandise.

Tout est quelque chose qui peut être acheté et vendu.

Je crois donc qu'à cette vision, à cette colonisation économique du monde, s'ajoute aujourd'hui la dimension technologique, qui ne doit pas être confondue avec la technique.

Je vous demanderais de voir si nous sommes capables de faire une distinction très importante qui n'est normalement pas faite, à savoir la distinction entre technique et technologie.

La technique peut être bonne ou mauvaise, elle peut être utilisée correctement ou incorrectement et, depuis que l'être humain existe — ou quelque chose qui lui ressemble — à la surface de la Terre, la technique existe.

Mais la technologie est autre chose.

La technologie est une invention récente.

La technologie, comme son nom l'indique, est formée à partir du mot grec *logos*, et *logos* signifie beaucoup de choses en grec, mais le sens le plus connu est « raison », au sens où il existe une raison technologique ; c'est-à-dire qu'il existe une vision technologique du monde.

Ces perspectives dont parlait Marcia, ce que fait la raison technologique ou techno-économique, c'est nier toute autre perspective qui ne soit pas la sienne.

Une seule vision du monde s'impose, totalitaire, bien sûr, parce que la technologie est une vision totalitaire du monde, parce qu'elle nie toute autre perspective.

Ainsi, une perspective qui nie toute autre perspective cesse d'être une perspective.

La perspective, par définition, doit être multiple, elle doit être plurielle.

S'il n'y a qu'une seule perspective, il n'y a pas de perspectives.

Et c'est ce qu'a fait la technologie, et cela signifie que, s'il n'y a pas de perspective, il n'y a pas de pensée critique.

Je vais essayer de terminer parce que cela pourrait donner lieu à beaucoup de choses.

Très brièvement, j'ai dit que j'énumérerais trois ou quatre — quatre, peut-être — aspects de cette colonisation techno-économique du monde afin que nous puissions les penser et, bien sûr, les critiquer.

Le premier : la tyrannie de l'utilité.

La raison techno-économique impose comme question centrale : « À quoi cela sert-il ? »

Nous étudierons le grec. À quoi sert le grec ?

Nous étudierons la philosophie. À quoi sert la philosophie ?

Nous étudierons l'éducation sociale et nous aurons un cours d'histoire de l'éducation qui commencera avec l'*Iliade*. À quoi cela sert-il ?

Vous verrez, lorsque les nouveaux programmes d'études d'éducation sociale apparaîtront, combien il y aura de cours d'histoire de l'éducation.

Je le sais déjà, en éducation, pas en éducation sociale.

Savez-vous combien il y en a ?

Zéro.

Zéro.

Je pense qu'un éducateur qui ne comprend pas que l'Europe se fonde sur la colère d'Achille ne comprend rien.

Et que l'Europe se fonde également sur une interdiction : « Ne mange pas de l'arbre qui se trouve au centre du paradis. »

Si nous oublions cela, nous ne comprenons rien.

Mais, bien sûr : à quoi cela sert-il ?

Deuxième question : la bureaucratie.

Kafka s'en est rendu compte, surtout au début du siècle, lorsqu'il a écrit ses grands romans, *Le Procès* et, surtout, *Le Château*.

Max Weber également, dans ses livres.

Quelle est la figure sinistre de la bureaucratie ?

Il y en a beaucoup.

Le dossier, par exemple. Kafka souligne la notion de dossier.

Avant de continuer, je dirai que je suis pleinement dans cette vision du monde parce que je dirai que la figure sinistre de la démocratie est la figure du fonctionnaire.

Et je suis fonctionnaire.

Mais je vais m'expliquer.

Qu'est-il arrivé avec la logique techno-économique ?

Qu'a-t-elle fait du fonctionnaire ?

Ou plutôt, le fonctionnaire a cessé d'être une figure administrative pour devenir une figure existentielle.

Le fonctionnaire est celui qui remplit une fonction et qui ne pense pas.

Il existe un texte merveilleux de l'écrivain marxiste allemand Bertolt Brecht, dans une histoire de Monsieur K., dans laquelle un personnage demande à un autre : existe-t-il un fonctionnaire qui pose des questions ?

S'il pose des questions, ce n'est pas un bon fonctionnaire.

S'il pense, ce n'est pas un bon fonctionnaire.

Gardez à l'esprit — je sais qu'il faut maintenant beaucoup nuancer cela — que lorsque Hannah Arendt a couvert le procès d'Adolf Eichmann, lieutenant-colonel des SS à Jérusalem, où il a été condamné à mort pour crimes contre l'humanité, Adolf Eichmann, comme tant d'autres, ne s'est pas contenté de dire : « J'exécute les ordres ».

Plus grave encore : Eichmann a dit : « J'obéissais à la loi. »

On lui a demandé si, au cas où on lui aurait ordonné de tuer son père, il l'aurait fait.

Eichmann a répondu — c'est historique — : « Si le Führer me l'ordonne, naturellement. »

Eichmann aurait réussi n'importe quel contrôle psychologique — ce n'est pas moi qui le dis, c'est Hannah Arendt —.

Eichmann n'était pas fou ; c'est la chose la plus facile à dire.

Comme le dit Hannah Arendt, il était, malheureusement et terriblement, quelqu'un de normal.

Troisième question, je vais très vite.

L'hyperaccélération du temps.

Par exemple, mes étudiants savent — et je les salue d'ici — que les cours durent de moins en moins longtemps, que davantage de professeurs interviennent, que les travaux sont réalisés plus rapidement, les travaux de groupe...

Que personne ne reste à l'écart, que ce soient des travaux de groupe, bien sûr, parce que, s'il y a bien une chose qu'ils ne sont pas, ce sont des travaux de groupe.

Mais bon, ce serait déjà un autre sujet.

L'hyperaccélération du temps, ce que j'ai appelé dans mes livres la précipitation.

La précipitation.

Il faut, je ne sais pas comment, en tout cas chacun doit y réfléchir, retrouver ce que j'appellerais une relation cordiale avec le temps.

Une relation cordiale avec le temps.

Une certaine lenteur.

Sans une relation cordiale avec le temps, il est impossible de penser de manière critique, il est impossible de penser.

Il est impossible de penser.

Il faut faire, comme première condition pour penser : arrête-toi, arrête-toi, prends ton temps.

Si quelqu'un n'a pas de temps, le bureaucrate n'a pas de temps, le fonctionnaire obéit aux ordres.

Et, pour terminer, l'une des choses les plus graves, et je termine : la crise profonde des humanités.

Ce qui se passe dans nos villes, dans nos universités et dans nos écoles avec les humanités est réellement très préoccupant.

Et quand je parle des humanités, pensez simplement à lire, écrire et étudier.

Aujourd'hui, plus personne n'écrit, tout le monde rédige.

Mais rédiger n'est pas écrire.

Aujourd'hui, personne ne lit, tout le monde cherche des informations.

Mais chercher des informations n'est pas lire.

Aujourd'hui, personne n'étudie.

Avez-vous remarqué que le mot « étudier » a disparu ?

Et qu'est-ce qui a pris sa place ?

Rechercher.

Aujourd'hui, tout le monde fait des recherches, mais personne n'étudie.

Angélica Sátiro :

C'est tout ?

Oui.

Ce sont deux grands penseurs, vraiment. Cela aussi, c'est de la communication, et c'est pourquoi c'est un dialogue que nous menons ici tous ensemble. Merci pour votre communication.

Regardez, puisque l'axe de la pensée critique a également structuré la table ronde où se trouvaient Philippe Meirieu et Marina Garcés, j'ai pensé qu'il nous aiderait d'inclure également certaines choses qu'ils ont dites, pour voir comment nous pouvons avancer à partir de là.

Meirieu a affirmé que la pensée critique est une relation insatisfaite avec le monde, c'est-à-dire que nous voulons toujours mieux comprendre le monde ; c'est pourquoi il s'agit d'une relation insatisfaite. Marina Garcés a affirmé que penser de manière critique avait été confié à des choses abstraites et que nous devrions sortir de là, parce que penser de manière critique, c'est pouvoir

continuer à changer notre compréhension de la vie concrète. Je pense que cela nous aide à comprendre la place, le rôle de la pensée critique dans une ville éducatrice.

Et toi, Joan, tu as dit que sans pensée critique, la ville cesserait d'être un cadre habitable. Et toi, Marcia, tu as dit — pas ici maintenant, mais tu l'as dit à d'autres moments — que la pensée critique est la seule chose qui puisse nous soutenir en tant qu'espèce responsable de la vie sur la planète.

Compte tenu de ces concepts, nous sommes ici des gens qui construisons la ville éducatrice. J'aimerais beaucoup que vous nous aidiez à réfléchir à la manière dont nous pouvons tenir compte de ces concepts, de cette manière de comprendre la pensée critique, et à la manière dont nous pouvons construire une ville éducatrice en utilisant notre pensée critique.

Márcia Tiburi :

Alors, Angélica, je pense qu'il y a toujours deux voies possibles. L'une est le gouvernement et l'autre est l'éducation. J'aimerais donc développer rapidement ces deux thèmes : la question du gouvernement et celle de l'éducation.

Lorsque j'ai raconté l'histoire du philosophe qui a vendu la pensée critique, je parlais d'une personne qui a implosé, qui s'est auto-implosée. En philosophie, nous aimons utiliser des termes amusants, fantastiques pour les graffitis dans la ville. Par exemple : autocontradiction performative.

Mais nous pouvons dire que cette personne a implosé lorsqu'elle a dit quelque chose qui se contredit dans l'acte même où elle parle. Elle a mis fin à ce qu'elle disait dans l'acte même de le dire. Et je le dis parce que, depuis quelque temps, je réfléchis beaucoup dans la ligne de Paulo Freire, que vous connaissez tous, qui a parlé d'une éducation bancaire.

Et nous pouvons également parler d'une philosophie bancaire. Et la philosophie bancaire et l'éducation bancaire sont exactement le contraire de la pensée critique, exactement le contraire d'une éducation critique. L'éducation critique, qui n'est pas l'éducation bancaire, est cette éducation capable de percevoir et de connaître les jeux de pouvoir qui se jouent sur un corps et d'aider ainsi une personne à atteindre son autonomie.

Nous pouvons dire que l'éducation critique est, en réalité, une éducation éthique. Et la personne éduquée à partir d'une éducation critique est autonome et, par conséquent, ne se transforme pas en marchandise, ni sa pensée ni ses actions. Et cette personne est celle qui peut se gouverner elle-même et, avec le monde qui l'entoure, avec les autres, avec ses compagnons, construire un gouvernement qui ne soit pas autoritaire.

Eichmann, à Jérusalem, lors de son procès. Eichmann, le nazi, comme Franco, comme tant d'autres que vous connaissez très bien, parce que tous les pays ont les leurs, ils sont tous paranoïaques. Donald Trump, aujourd'hui ; Jair Bolsonaro, au Brésil ; et tant d'autres.

Tous les candidats à Hitler, ces hommes, aucun d'entre eux ne parviendrait jamais à développer la pensée critique, parce qu'ils vivent précisément d'une pensée préfabriquée, parce qu'ils ont été éduqués par une éducation bancaire. C'est vrai. Ils ne sont pas devenus, ils ne sont pas ce qu'ils sont simplement parce qu'ils le voulaient.

Ils ont été ensorcelés, ennuyés, empêchés de connaître l'altérité, à travers ce que Theodor Adorno appelait l'éducation à la froideur.

Et, Joan, je me suis également souvenue d'une phrase de Theodor Adorno et de Max Horkheimer, anciens penseurs proches de Walter Benjamin, qui ont dit que la rationalité technique est la rationalité de la domination. Et cela entre précisément en discussion avec ce que tu as dit.

Et cette rationalité technique, qui est la rationalité du pouvoir, qui est la rationalité de la domination, est ce qui nous transforme tous en fonctionnaires d'un système. Et pas seulement en fonctionnaires des bureaucraties d'État, mais elle nous transforme sans aucun doute en fonctionnaires de ces *gadgets*, fonctionnaires des écrans, des ordinateurs et des téléphones portables. Elle nous transforme en êtres qui fonctionnent selon les machines, y compris l'intelligence artificielle, qui peut tout faire sauf imaginer.

Et lorsque tu dis que plus personne n'écrit, mais rédige, c'est de cela que nous parlons.

Je voulais expliquer, surtout pour les jeunes, quelque chose qui m'est également arrivé il y a quelques jours. Je suis écrivaine et j'écris depuis que j'ai appris à écrire.

En fait, j'ai appris à écrire avec une petite fille et c'est pourquoi je n'ai jamais cessé d'écrire. Je suis également passée par une école, cette école qui enseignait à dessiner les lettres. Et je me suis dit : je n'ai jamais oublié cette expérience et je me suis dit que je pouvais continuer à dessiner les lettres.

C'est pourquoi je fais également du design ; aujourd'hui encore, je dessine des lettres. Je conçois des livres de mètres et de mètres et de mètres. J'ai même illustré un livre d'Angélica Dass.

Pourquoi est-ce que je vous raconte cela ? Parce qu'il y a quelques jours, alors que je terminais un livre qui m'a pris huit ans à réaliser et que j'ai terminé il y a deux jours — je te l'ai expliqué, je l'ai terminé ici —, une personne avec qui je vis m'a dit : « Pourquoi ne mets-tu pas cela dans l'intelligence artificielle et ne laisses-tu pas la machine tout résoudre ? »

Et cette personne disait cela en se fondant sur le fait que l'écrivaine qui a remporté le prix Nobel cette année utilise l'intelligence artificielle pour écrire. Et c'est un scandale, mais le monde est comme ça.

Aujourd'hui, l'intelligence artificielle nous a tous rendus cyniques. Et j'ai répondu à cette personne avec qui je vis ceci : « Mais j'existe parce que j'écris. J'ai besoin d'écrire pour me sentir vivante. »

Je ne pourrais donc pas externaliser mon existence vers une machine. Et c'est de cela que nous parlons lorsque nous nous rebellons contre l'intelligence artificielle, la rationalité technique et les technologies. Nous voulons exister.

Et exister est très difficile à l'ère du spectacle, à l'ère où nos images ont été transformées en marchandises, à l'ère où nos affects, la haine et l'amour, ont également été transformés en marchandises.

Enfin, je pense que nous devons gouverner. Et gouverner signifie lutter pour l'hégémonie de nos idées et prendre le pouvoir.

C'est-à-dire que nous devons nous organiser. Nous le faisons depuis longtemps dans les pays les plus divers et c'est pourquoi le monde n'a pas encore été détruit par des personnages comme les personnages autoritaires, les porteurs de la personnalité autoritaire, tels que Hitler, Franco, Bolsonaro ou Donald Trump.

Nous résistons, évidemment, parce que nous maintenons la pensée critique en vie, parce que nous sommes capables d'imaginer l'autorité et parce que nous sommes capables de lutter pour un espace d'hégémonie pour nos idées, et nous devons aller toujours plus loin.

Je n'ai pas le temps, mais ensuite j'aimerais parler d'écosocialisme et de féminisme.

Angélica Sátiro :

—Très bien. Merci, Marcia.

Marcia, qui a cette perspective féministe et écoféministe, a été exilée ici, en Europe, parce qu'elle a été persécutée pour s'être opposée au fascisme au Brésil. Simplement pour situer le point de vue depuis lequel elle parle.

Joan, nous parlons maintenant du fait que la pensée critique est indispensable pour construire une ville éducatrice. Quelles sont tes idées à ce sujet ?

Joan-Charles Mèlich :

Eh bien, voyons. Cela commence à chauffer, ce qui me plaît beaucoup, parce que j'avais tellement de choses à dire, mais en approfondissant ce que disait Marcia, avec lequel je suis tout à fait d'accord. Ensuite, je répondrai à la question originale que tu as posée, lorsque tu as cité les interventions de Philippe Meirieu et de Marina Garcés.

Mais d'abord, pour ne pas l'oublier. Le problème de l'intelligence artificielle est que, par exemple, si je lui demande de m'écrire un texte, elle me l'écrit parfaitement. Et c'est là le problème.

Ce n'est pas un texte humain. Il est écrit par une machine. Tout est propre.

Je ne peux pas m'empêcher de vous raconter une anecdote, et j'avoue que moi aussi, je tombe dans ce travers. Il y a quelques jours, j'ai mis un texte que je venais d'écrire dans Google. Lorsque vous ouvrez Google, il apparaît une sorte de mode IA ou quelque chose de similaire.

J'y ai mis un texte à moi et, pour voir si cela allait m'encourager, je lui ai demandé quel philosophe aurait pu écrire ce texte. Elle m'a répondu : « Sans aucun doute, Joan-Charles Mèlich. »

Et ensuite j'ai dit : « Regardez comme c'est bien, j'ai mon propre style. »

Mais elle m'a immédiatement répondu : « Mais nous pouvons l'améliorer. »

Ce n'est pas le texte de Joan-Charles Mèlich, parce que le texte peut, naturellement, être amélioré. Bien sûr. Même les textes d'un prix Nobel peuvent être améliorés.

Mais le style est le style de cette personne. Dans une interview, on lui demande — on parle de cela avec Jorge Luis Borges. Les gens disaient que Cervantès écrivait mal.

Mais si écrire mal, dit Borges, me sert à écrire *Don Quichotte*, parfait.

Les gens disent que Dostoïevski ne savait pas écrire. Mais j'aimerais pouvoir écrire *Crime et Châtiment* ou *Les Frères Karamazov*.

Par conséquent, et cela a à voir avec la question qu'a posée Angélica, il faut revenir au texte fondateur, qui est le livre VII de *La République* et, plus précisément, l'allégorie de la caverne.

Il faut relire Platon, mais pas parce que nous sommes d'accord avec lui, mais parce qu'il nous aide à penser.

Je ne suis pas d'accord avec Platon ; je suis d'accord avec Sophocle. Ils étaient contemporains. Mais ce serait déjà donner un cours.

Non, non, je veux dire qu'il faut revenir à l'allégorie de la caverne, parce que que se passe-t-il dans l'allégorie de la caverne ? Eh bien, Platon...

Observez une chose, que les professeurs de philosophie expliquent souvent mal. Le prisonnier de la caverne ne se libère pas et ne monte pas ; il est libéré et contraint, contre sa volonté, par un acte de violence, à sortir de la caverne.

Cela, par exemple, María Zambrano l'a très bien souligné. Et je rencontre souvent des étudiants qui me disent que le prisonnier se libère.

Platon ne l'a jamais dit. Au contraire, le prisonnier ne veut pas se libérer. Ce qui se passe, c'est qu'ensuite Platon fait son interprétation de la vérité.

Eh bien, nous vivons dans une caverne. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que nous vivons dans un monde d'ombres. Et un monde d'ombres est un monde d'ambiguïtés, un monde de doutes, un monde d'incertitudes.

Et pour pouvoir habiter le monde humainement, et non à la manière d'une intelligence artificielle ou d'un robot...

L'autre jour, j'ai vu un épisode de *Black Mirror*. Je ne me souviens plus de son titre, mais je crois que je l'ai évoqué avec les étudiants et ils me le rappelleront ensuite. C'est impressionnant parce qu'on le voit clairement. Une jeune femme perd son compagnon et elle peut alors créer une sorte de cyborg. Je crois que c'est dans la septième saison.

Et ce cyborg est parfait. Il ne la contredit jamais. Et elle dit : « Mais tu es pareil, tout est pareil, tout est pareil. »

Mais bien sûr, c'est un clone parce que son mari est mort. « Tu ne peux pas être d'accord avec moi. » Et le cyborg lui dit : « Tu veux que je te contredise ? » Et elle dit : « Bien sûr que je veux que tu me contredises, mais je ne veux pas te dire que je veux que tu me contredises. »

« Tu dois me contredire parce que cela vient de toi, pas parce que je te le dis. Tu n'as rien compris. » Tout s'emboîte.

Autrement dit, si la ville devient un puzzle dans lequel il n'y a aucune pièce qui ne s'emboîte pas, alors nous sommes dans un univers totalitaire. Qu'il s'agisse d'un totalitarisme politique, économique, technologique ou, naturellement, de tout autre type de totalitarisme.

Alors l'éducateur devient un guide, un guide, quelqu'un qui sait quel est le chemin et qui indique où nous devons aller.

Rappelons simplement une chose. « Guide » en allemand se dit *Führer*.

Voilà.

Angélica Sátiro :

Eh bien, applaudissons, parce qu'ils sont vraiment excellents.

Regardez, comme je vous l'ai dit, ce sont deux amis chers. Nous continuerions probablement à parler, parce qu'il y a ici beaucoup de matière à travailler, comme on dit ici en Espagne, mais on nous a déjà rappelé l'horaire.

Je vais donc vous poser une dernière question et vous demander votre capacité de synthèse, la plus grande synthèse dont vous soyez capables.

Regardez, les gens ont l'habitude de penser que la pensée critique est une chose, en plus de cette idée erronée selon laquelle penser une chose, ressentir autre chose, avoir une émotion différente, agir encore autrement, tout cela serait compartimenté.

Les gens ont l'habitude de penser que la pensée critique est là, déconnectée de la vie elle-même.

Marcia, dans ton idée du féminisme en commun, tu défends que nous devons construire des sociétés fondées sur le soin mutuel et la protection des corps et des vies vulnérables ; c'est-à-dire que la pensée critique est connectée à la vie.

Toi, Joan, et ton éthique de la compassion, qui ne naît pas du respect de lois abstraites, mais du fait de se trouver face à la douleur de la personne blessée et de répondre avec attention à sa souffrance.

Par conséquent, cette connexion que vous établissez entre pensée critique et éthique, à partir de là, pourriez-vous aider, pour conclure, à donner à ces personnes quelques idées sur la manière dont nous pouvons vivre notre propre vie avec cette confusion émotionnelle qui existe, avec toutes les crises qui se produisent, et sur la manière dont la pensée critique peut nous aider dans ces contextes complexes ?

Avec une capacité de synthèse, trois petites minutes.

Márcia Tiburi :

Trois minutes. Nous sommes gouvernés par les États-plateformes ; dans certains pays, nous sommes encore gouvernés par les Églises ; nous sommes gouvernés par des personnalités autoritaires.

L'éducation peut être considérée comme le gouvernement de soi-même et doit être travaillée comme une éthique, c'est-à-dire comme une conscience de la production de la subjectivité.

En tant qu'éducateurs, que nous soyons des politiques de l'éducation, des enseignants, peu importe, des penseurs de l'éducation, nous devons offrir des chemins afin que nos élèves, qu'ils soient enfants, jeunes ou adultes, puissent être autonomes, pensants, réflexifs et capables de se gouverner eux-mêmes, sans hiérarchies et avec les autres, avec l'intention de construire une éducation permanente, intense et pour toute la vie, jusqu'à la fin de la vie.

Et je pense que, de mon point de vue, sans pouvoir vous présenter maintenant toutes les prémisses de cela, j'ai développé une théorie que j'appelle l'écosocialféminisme, qui s'oppose aux politiques de violence, aux politiques d'inimitié, aux politiques de l'impulsion de mort qui animent la perspective patriarcale, capitaliste et validiste du monde, et qui défend la vie sur ce que nous appelons la planète Terre.

J'aime beaucoup la perspective d'Eliane Brum, parce qu'elle a effectué un déplacement très important, qu'elle opère depuis longtemps, et il est important de la citer dans ce congrès, parce qu'elle est également ici.

Elle a parlé de changer le centre du monde, et cela signifie penser une autre nomotopologie, c'est-à-dire une autre géographie, une autre spatialité, en recentrant le monde, en sortant de l'ordre de Wall Street, ou des grandes villes, ou des centres économiques, et en revenant vers la nature.

Ou en revenant vers les forêts, qui sont un nom concret pour la question de la nature. Mais cela ne sera possible que si nous changeons le gouvernement du monde. Et le gouvernement du monde ne sera jamais capable d'opérer ce renversement tant qu'il sera entre les mains d'hommes autoritaires.

En ce sens, c'est à cela que je fais référence lorsque je parle d'écosocialféminisme. Je pense que cela relève de la démocratie radicale, qui inclut tous les mouvements sociaux.

Je mets le féminisme en avant parce qu'il résume de nombreux mouvements sociaux. Au Brésil, nous avons de nombreux mouvements : les mouvements pour la terre, les mouvements des personnes sans domicile, les mouvements des personnes LGBTIQ+ et APN+, les mouvements indigènes et noirs, et les mouvements des femmes féministes.

Au Brésil, il existe également un mouvement antiféministe très dangereux, donc j'aime dire qu'il s'agit des mouvements féministes.

Et je voulais laisser cela afin que nous puissions réfléchir ensemble. Ce n'est pas exactement une réponse, mais un appel à la réflexion, et je pense que c'est notre rôle en tant qu'éducateurs, intellectuels publics, politiques, personnes qui continuent à penser de manière critique contre le langage autoritaire, contre ce consumérisme du langage, contre les clichés des réseaux sociaux et les discours préfabriqués.

Par conséquent, ma défense de la pensée critique est une défense du dialogue. Et de temps en temps, nous devons faire comme dans la caverne de Platon : forcer un peu les choses, exiger que les personnes soient capables de cette réflexion pour notre propre survie sur une planète qui mérite elle aussi de survivre, parce que la planète Terre n'a pas demandé que nous soyons ici. C'est-à-dire que notre responsabilité est encore plus grande.

Merci beaucoup.

Angélica Sátiro :

Merci à toi, Marcia.

Joan, les derniers mots sur la pensée critique et son éthique de la compassion face à la douleur de l'autre.

Joan-Carles Mèlich :

À mon avis, pour qu'il y ait une pensée critique, il faut maintenir vivante une tension qui ne sera jamais parfaitement résolue entre trois domaines de la ville, qui sont les suivants. Je les énonce dans cet ordre, mais l'ordre n'a aucune importance.

Tout d'abord, l'ordre politique. Les lois politiques, qui seraient symbolisées par la figure ou par ce que fait Créon dans l'*Antigone* de Sophocle, sont nécessaires. Mais, puisque nous en avons déjà beaucoup parlé, je passerai rapidement au deuxième domaine.

À côté du domaine politique, nous avons le domaine moral.

Pour le dire rapidement, la morale est un ensemble de valeurs, de normes, de règles et d'habitudes propres à une culture donnée à un moment déterminé de son histoire. Il n'existe pas de morales universelles ; les morales sont culturelles, historiques, etc.

Pour être très concret, qu'est-ce qui me semble intéressant de repenser ici du point de vue de la morale ? Pourquoi est-il important de penser la morale du point de vue de la pensée critique ?

Parce qu'il me semble que le plus fondamental serait de comprendre que l'urbanisme n'est pas la seule chose importante, mais que l'urbanité est plus importante.

Une ville sera habitable, une ville sera cordiale. Lorsque l'on m'apportera un café et l'addition, je dirai : « Merci, c'est très aimable. »

Lorsqu'une personne est assise — nous pourrions en parler longuement — dans un bus, pas sur les sièges réservés aux personnes qui méritent une attention particulière. Est-ce déjà grave que nous devions avoir des sièges réservés ? C'est déjà grave. Mais il est encore plus grave de voir qui s'assoit sur ces sièges et qui a ces personnes à côté de lui et ne fait absolument rien.

C'est cela, l'urbanité.

Bien sûr, le plus facile est de dire : « Ce monsieur est un fachos », et voilà, n'est-ce pas ?

Eh bien, je pense que c'est très important. Il est très important de respecter, il est très important d'écouter.

Tout cela ferait partie du domaine de la morale.

Et enfin, comme Marcia l'a dit de nombreuses fois, il y a le domaine de l'éthique.

La morale est très importante, mais elle ne suffit pas ; il y a quelque chose de plus. L'éthique est la zone obscure de la morale.

L'éthique est cette relation en face à face dans laquelle les règles morales auxquelles j'ai été éduqué entrent en crise ou peuvent entrer en crise.

Et donc, parfois, pour être éthique, c'est-à-dire pour être compatissant, cordial, pour prendre en compte la souffrance de l'autre, je dois remettre en question les règles de la politique et les règles de la morale.

Une réponse éthique ne sera jamais suffisamment bonne. Si la réponse éthique est suffisamment bonne et que j'ai la conscience tranquille, l'éthique a disparu de la scène.

Angélica Sátiro :

Merci beaucoup, Joan. Merci beaucoup, Marcia.

J'aimerais vous remercier, vous, les enfants, les filles et les garçons, et les adolescents. Merci.

J'aimerais conclure cette table ronde en invitant chacun d'entre vous à retourner dans vos villes avec cette idée claire à l'esprit :

Je suis un penseur critique. Je peux continuer à penser de manière critique parce que je ne suis pas seulement un fonctionnaire ou une fonctionnaire.

Et oui, grâce au dialogue, nous pourrions développer la pensée critique de nos villes et de toutes les personnes qui y vivent.

Merci beaucoup.

Merci. Au revoir.

Au revoir. Bon. Maintenant.